Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 39 (1894)
Heft: 10

Artikel: Course du bataillon de recrues No 2 de la Ire division
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-337174

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Course du bataillon de recrues n° 2 de la Ire division.

Les 24, 25 et 26 septembre, le bataillon de recrues N° 2 de la Ire division a fait un exercice de marche et de combat dans le Jura vaudois sous la direction de M. le colonel Isler, instructeur en chef du Ier arrondissement. Ce bataillon comptait 1034 hommes, répartis en six compagnies, dont quatre avaient fait leur cours d'instruction à Lausanne et étaient commandées par le major Castan, commandant du bataillon de carabiniers 2 E, et dont les deux autres arrivaient d'Yverdon, sous les ordres du major Bonzon, commandant du bataillon de fusiliers 3 L.

Partis le 24 au matin, ces deux détachements se sont rencontrés dans un premier engagement au Mauremont, au-dessus de la gare d'Eclépens; de là, le détachement Bonzon battant en retraite et l'autre le poursuivant, le bataillon s'est dirigé sur Croy, Romainmôtier et Vaulion, où il a pris ses cantonnements. Le 25, les détachements ont continué leur marche par le Molendruz, le versant septentrional du Mont-Tendre et le Marchairuz. Entre huit et neuf heures du soir, ils arrivaient à St-Georges, Longirod et Marchissy. Ils y passèrent la nuit. Deux engagements marquèrent cette journée, l'un à Molendruz, à Pré-de-Joux, l'autre au pied du Mont-Tendre, à Pré-de-l'Haut. Enfin le 27, deux des compagnies Castan ayant passé sous les ordres du major Bonzon, celui-ci reprit l'offensive et poursuivit son adversaire par Gimel, Bière, Apples, jusqu'à Cossonay, d'où la troupe regagna Lausanne et Yverdon en chemin de fer. Un combat eut lieu ce jour-là sur les hauteurs à l'ouest de Senarclens.

Notre intention n'est pas de reprendre avec détail les péripéties de ces journées. Cela n'intéresserait qu'un nombre limité de lecteurs, qui, au surplus, n'en retireraient pas grand enseignement. Nous préférons jeter un coup d'œil sur la tenue générale de la troupe, exposer les principales erreurs relevées par la critique, et, si possible, rechercher les moyens d'y remédier. Ainsi compris, notre récit sera peut-être de quelque utilité aux officiers subalternes du Ier corps d'armée qui se préparent aux prochaines grandes manœuvres.

La marche.

La marche, à laquelle depuis quelques années on voue, avec raison, un soin particulier, laisse encore à désirer sous plusieurs rapports. Il faut reconnaître que la faute en est surtout aux officiers subalternes et aux sous-officiers qui ne paraissent pas se rendre compte de l'importance d'une stricte discipline de marche. Celle-ci est cependant la meilleure manière, d'une part, de réduire dans la limite du possible les fatigues de l'étape, d'autre part, d'obtenir rapidement, en cas de surprise, par exemple, le passage aux formations de combat.

Il est nécessaire tout d'abord d'éviter avec soin les à-coups. Rien n'est fatigant et énervant pour le soldat que ces courts trajets au pas de gymnatique suivis d'un brusque arrêt au moment duquel on se raidit pour résister à la poussée du camarade qui suit et ne pas talonner celui qui précède. Il y a là une succession d'efforts tout à fait inutiles.

Pour les prévenir, le chef de compagnie mettra son attention à chaque départ, à prendre sa distance de la subdivision qu'il suit, puis, à régler son pas, montre en main. Il doit y arriver à une seconde près, ce qui n'est point si difficile. Pour peu qu'il ait le sentiment du rythme, il aura bientôt sa cadence dans l'oreille. Il se contrôlera du reste fréquemment à l'aide de sa montre et le fera surtout lorsque quelqu'un viendra marcher à ses côtés et converser avec lui. Dans ce cas-là, la tendance est presque toujours de hâter le pas ; il y a excitation inconsciente et réciproque ; il faut donc redoubler d'attention.

Mais quelque soin que prenne le chef de la compagnie de bien régler le départ, il faut encore qu'il soit secondé par ses sous-ordres, les chefs de sections et les sous-officiers répartis le long de la colonne. La tâche de ceux-ci est de veiller à ce qu'au signal de la mise en marche tout le monde soit prêt à partir, chaque homme à son rang et que chacun parte. Il est clair que si dans une section les hommes sont en retard, le trouble se met d'emblée dans toute la fraction de la colonne qui suit cette section.

Pour réparer cette première faute, on en commet généralement une seconde. « Serrez, serrez » crient à l'unisson lieu-

tenants, sergents et caporaux; sur quoi chacun se met à courir. C'est une erreur. Il n'est pas nécessaire de courir, il ne faut même pas le faire. Que le lieutenant ordonne simplement d'allonger un peu le pas, ou s'il veut presser la cadence, qu'il commande, conformément au règlement, le pas accéléré, ce sera amplement suffisant et il aura l'avantage de fatiguer moins ses hommes. Gardons le pas gymnastique pour le combat, c'est à ce moment qu'il devient utile. Sur la route son emploi doit être une rareté.

L'ordre que l'on exige au départ, il faut l'exiger pendant toute la durée de la marche. Ceci est infiniment plus difficile, moins par la faute des hommes que parce que l'énergie des chefs se lasse. Vers la fin de l'étape, fatigués eux-mêmes, les chefs ne mettent plus la même insistance, la même volonté à tenir leur troupe en main. Ils laissent passer un détail, puis un autre, et de petite négligence en petite négligence, c'est tout le lien de la discipline qui se relâche. Un homme quitte le rang sans permission. Son voisin s'apercevant que cette infraction n'a donné lieu qu'à une molle observation, quitte le rang à son tour et va prendre place dans le rang précédent pour causer avec un camarade. Pour peu que deux ou trois autres suivent cet exemple, voilà la colonne qui se raccourcit au fur et à mesure qu'elle s'élargit. Les à-coup vont recommencer. Ainsi, à l'heure où la discipline serait le plus désirable pour éviter un surcroît de fatigue à des hommes déjà fatigués, le relâchement commence.

Le chef de section qui marche en queue de la compagnie doit plus qu'un autre encore avoir l'œil ouvert. L'ordre est plus difficile à conserver à la fin de la colonne qu'à la tête, car c'est là que les fluctuations de la marche se répercutent de la manière la plus sensible. En outre, le manque d'ordre dans les dernières files d'une subdivision, rend plus difficile la tâche des chefs de la subdivision suivante; ils doivent lutter auprès des hommes contre le mauvais exemple de leurs camarades. Il est donc du devoir d'un commandant de compagnie, si le chef de la dernière section de la compagnie précédente remplit imparfaitement sa tâche de surveillance, d'attirer sur ce fait l'attention de son collègue de la dite compagnie.

L'ordre dans les files n'a pas seulement pour effet de diminuer la fatigue de la course, il a encore cet avantage de faire gagner aux hommes du temps pour le repos. Plus l'ordre est

parfait, plus rapidement seront formés les faisceaux au moment de la halte-horaire, et plus vite les hommes pourront s'asseoir. La pratique admet actuellement comme signal de la halte, le double coup de sifflet. Au premier les hommes reprennent l'alignement dans les files, et la colonne serre sur la droite de la route. Au second tout le monde s'arrête et les faisceaux sont formés sans autre.

Cette manière de procéder ne paraît pas encore être entrée dans toutes les têtes. Il arrive fréquemment que dès le premier coup de sifflet, une partie des hommes s'arrêtent. « Serrez, serrez », disent immédiatement les sous-officiers. On serre, et comme d'habitude on serre trop, parce qu'on y met trop de hâte. Au même moment le second coup de sifflet retentit, la tête de colonne s'arrête, et l'on doit desserrer en arrière pour avoir la distance nécessaire pour les faisceaux. De là du désordre, un supplément d'efforts et une perte de temps pour le repos. Il est donc bon que les chefs de section, lorsqu'approche l'heure de la halte-horaire, rappellent à leurs hommes comme il faut procéder. Il sera bon de le faire au début de la journée, au moment des premières haltes, et souvent il y aura lieu de le répéter à la fin, lors des derniers kilomètres.

Une fois la colonne arrêtée, on donne la permission de sortir, à gauche ou à droite. Cette permission est généralement mal comprise; des officiers mêmes ne semblent pas toujours en savoir la véritable signification. Ainsi, nous avons vu un officier, au milieu d'une halte-horaire, obliger des hommes à quitter le côté droit de la route, où ils étaient plus commodément étendus, pour s'aller asseoir à gauche où le talus s'y prêtait moins. A notre avis, c'était une erreur. Sur la longueur parfois grande d'une colonne, il ne sera pas toujours possible que les hommes sortent partout du même côté. Il faut donc donner à cette permission une interprétation large et non pas restrictive.

Nous allons plus loin. Non seulement nous ne voyons pas dans cette permission un ordre de n'occuper qu'un seul des côtés du chemin, mais nous l'envisageons surtout comme une faculté donnée aux hommes de quitter un instant la colonne pour aller accomplir en dehors de la route leurs besoins naturels. Là est pour nous la véritable signification de cette autorisation. On ne veut pas, lorsqu'ils sont obligés de s'écarter

un instant, qu'ils se disséminent dans toutes les directions, mais que tous aillent autant que possible du même côté. Quant à l'endroit où ils s'assoient ou se couchent pour profiter des quelques minutes de repos que leur accorde la halte-horaire, peu importe que ce soit à gauche ou à droite; dès l'instant qu'ils ne s'éloignent pas, qu'ils restent au bord du chemin, ils peuvent choisir l'endroit le plus confortable.

Puisque nous avons abordé ce point, un mot sur l'unité qui stationne, faisceaux liés, en formation de rassemblement. Ici encore la permission de sortir s'adresse aux hommes qui ont des besoins naturels à satisfaire. Les autres doivent rester derrière les faisceaux, couchés s'ils le veulent, mais à proximité immédiate de leurs armes. Il n'est pas essentiel de rappeler cela, car il n'est pas rare, lorsqu'un chef de subdivision permet de sortir, de voir tous les hommes en profiter pour s'aller étendre à gauche ou à droite des faisceaux, où le plus souvent ils ne sont pas plus commodément installés que s'ils étaient restés derrière.

Enfin, lorsque d'une formation de rassemblement une unité quelque peu importante, bataillon ou régiment, se met en marche, on voit souvent se commettre une autre faute. A l'ordre donné par le chef de l'unité de partir en colonne de marche, tous les sous-ordres, commandants de compagnie ou chefs de section commandent le garde à vous à leurs hommes. C'est parfaitement inutile. Un régiment en colonne de marche met 10 minutes à défiler; un bataillon en met 3. Que les commandants des dernières unités laissent donc la troupe profiter des minutes qui séparent son départ de celui des unités précédentes. Cela ne sert à rien de fatiguer les hommes avant l'heure, et plus on les aura ménagés lorsqu'il était possible de le faire, plus on pourra leur demander lorsqu'aura sonné le moment d'agir avec énergie.

Encore une critique sur laquelle insiste M. le colonel Isler, et qui a trait à la marche dans la montagne. Il faut, avant le départ, s'enquérir de la nature des chemins, et prendre immédiatement la formation conforme au tronçon le plus étroit. Rien n'est fatiguant et énervant pour les hommes comme ces changements continuels de formations pour passer de la colonne de marche à la colonne par files, pour revenir un kilomètre plus loin à la colonne de marche, etc., etc. Il en résulte de continuels allongements et raccourcissements de colonnes,

qui ne vont pas sans nombreux pas de gymnastique et sans nombreux à-coup. Ce sont choses qu'il faut éviter et qu'il est aisé d'éviter.

Le combat.

Nous avons retrouvé dans les petits combats du bataillon de recrues les mêmes fautes que l'on entend relever dans toutes nos manœuvres. Mépris du feu de l'adversaire, déployements tardifs, ralliements trop lents et sans ordre suffisant, oubli d'envoyer des patrouilles de combat, erreurs sur les flancs et autres du même genre. Il est curieux d'observer la régularité avec laquelle ces erreurs se produisent. De la part des plus jeunes officiers, dont la pratique est peu développée, et qui n'ont pas encore entendu de nombreuses critiques, il n'y a pas trop lieu de s'étonner, mais de la part d'officiers plus anciens, qui tous ont fait, outre leurs écoles d'instruction régulières, deux ou trois cours de répétition, cela est plus regrettable. Il va sans dire que notre système militaire, avec ses services intermittents, rend sensiblement plus compliquée la tâche de nos officiers, mais nous croyons que si au civil il prenait cette tâche un peu plus au sérieux et y consacrait quelquefois un instant de réflexion, beaucoup des fautes qu'ils commettent et qui sont de simples oublis et nullement de l'ignorance, seraient infiniment moins fréquentes. Il va sans dire qu'il ne suffit pas de relire de temps en temps ses règlements. Il faut surtout penser et se poser des problèmes d'ordre pratique. Un règlement ne vaut que par l'interprétation intelligente qu'on en fait. Son étude ne sera réellement fructueuse que par la recherche de sa meilleure application dans des hypothèses que l'on se forge soi-même, sur le terrain surtout, au cours d'une promenade, par exemple, ou d'une course entreprise un jour de vacances. Il est certain que si, aujourd'hui, où la tâche de l'officier dans le rang devient de plus en plus importante, cet officier se contente comme travail militaire des dix-huit jours qu'il passe tous les deux ans sous les drapeaux, il est voué à l'insuffisance. On le remarque surtout pour le grade de Ier lieutenant. Le lieutenant vient de passer par une série de cours d'instruction dont le souvenir est encore plus ou moins gravé dans sa mémoire. Le capitaine est au bénéfice d'une école centrale et d'une école de chef de compagnie. Seul, le Ier lieutenant est

dans une situation d'infériorité. Il ne peut la racheter que par l'étude dans la vie civile, et malheureusement ils sont trop rares ceux qui se rendent compte qu'il y a là pour eux un devoir.

Une autre chose nous a beaucoup frappé: c'est combien vite nos jeunes officiers se laissent démoraliser. Parce qu'ils ont fait une école particulièrement pénible et parce que leurs supérieurs ne passent pas leurs journées à leur faire des compliments, on en voit la bonne moitié prêts, ou peu s'en faut, à jeter le manche après la cognée. Cela n'est pas d'un bon exemple sur la troupe et surtout cela n'est pas viril. Il faut avoir plus de ressort que cela, lutter par la volonté, et se rappeler qu' « à vaincre sans péril on triomphe sans gloire ».

Trop longtemps on a considéré chez nous la fonction de l'officier comme un privilège; il est bon de revenir de cette croyance erronée. L'officier doit se dire que si l'on a pour lui une considération plus grande, qui se traduit par certains avantages matériels, c'est parce qu'il est tenu de travailler davantage. La troupe peut avoir droit à des loisirs dans un service d'instruction. Pour l'officier, ce droit n'existe pas. Il peut se reposer sans doute, mais c'est afin de pouvoir aussitôt après reprendre avec plus de fruit de nouveaux travaux, supporter de nouvelles fatignes. Quand l'officier se sera bien convaincu que telle doit être sa condition, il n'aura plus l'idée de se plaindre des obligations de son service, et si ses supérieurs le tiennent en haleine continuellement, sans trève, sans répit, il n'y verra plus rien que de naturel et d'avantageux pour l'armée et pour lui-même.

Laissons ces considérations générales et revenons à nos moutons.

Au nombre des critiques adressées à la défensive dans l'occupation d'une position, l'une des plus fréquentes a trait à la répartition des forces entre la ligne de feu et les réserves. Le combat de Pré-de-l'Haut a justifié une fois de plus cette critique.

Pré-de-l'Haut est un pâturage assez étendu, coupé à peu près dans son milieu par un long mur en pierres sèches qui le traverse dans toute sa largeur. Les deux compagnies qui battaient en retraite ayant reçu l'ordre de retarder à cet endroit la poursuite de l'ennemi, prirent position derrière ce mur. L'assaillant, pour aborder, avait à traverser un espace

découvert d'environ 800 mètres. Sur sa gauche, il pouvait, masqué par des bosquets de sapins sur une partie du parcours, arriver à 300 mètres à peu près de la position; mais de là, pour exécuter une attaque à fond, il avait à traverser une dépression fortement marquée et sans aucun abri, pour gravir ensuite la côte opposée occupée par le défenseur. Il lui était également possible, par sa droite, de tomber sur le flanc gauche de la défense, mais à la condition d'opérer un mouvement très excentrique, long et fatigant, qu'il lui aurait été malaisé de soustraire à l'attention de l'ennemi, et dont les chances de réussite, dans des conditions pareilles, étaient pour le moins douteuses.

Toutefois, vu depuis la position défensive, le terrain se présentait de telle façon qu'il était permis d'hésiter sur l'aile par laquelle viendrait l'attaque principale.

La défense prit ses dispositions comme suit. Dès le début, elle déploya quatre des huit sections dont elle disposait. Les quatre autres furent tenues en réserve à 250 mètres environ derrière l'aile gauche. Cependant, comme l'assaillant, après avoir, sur ce point, déployé une compagnie, s'apprêtait à en lancer une seconde, la défense mit en ligne deux sections encore. Il lui reste donc en réserve, toujours derrière l'aile gauche, un peloton.

Le combat se maintient ainsi pendant un certain temps. Puis les hauteurs boisées sur l'aile droite de la position se couronnèrent de tirailleurs et l'attaque se dessina. Il était trop tard pour la défense de préparer une contre-attaque sur l'aile assaillie, il aurait fallu pour cela passer de la gauche à la droite de la position, mouvement qui, pour être exécuté en temps utile, aurait exigé une marche de flanc sous le feu de l'ennemi. Tout ce que put faire la défense au moment décisif fut de renforcer son front à l'aide de son peloton de réserve, tandis que l'aile attaquée formait un crochet défensif.

On peut conclure de l'ensemble de l'opération qu'il y a eu quelque hâte dans l'occupation de la position, et que la défensive, avant d'arrêter ses résolutions, n'a pas suffisamment attendu d'être fixée sur les intentions de l'adversaire. Ayant, dès le commencement de l'action, les trois quarts de son monde au feu, elle ne disposait plus des forces nécessaires pour parer, suivant les cas, aux diverses entreprises de l'ennemi. Le règlement d'exercice dit bien, à son article 292: « La dé-

fensive exige sur le front un feu puissant »; mais il ajoute aussitôt après : « pourtant, il ne faut occuper complètement la position que lorsqu'on connaît la direction d'attaque de l'ennemi ».

Dans l'application, on traduit généralement ces dispositions en mettant peu de monde en ligne au début de l'action et en gardant ses forces en réserve pour intervenir à l'endroit utile au fur et à mesure que l'ennemi dévoile son plan. Cela n'empêche nullement d'ailleurs le « feu puissant » que réclame le règlement. Avec les armes actuelles, on peut avoir un feu puissant sans mettre un très grand nombre de fusils en ligne; il suffira souvent d'une quantité suffisante de munitions. Bien abrité, un tireur connaissant son arme pourra entretenir un feu nourri sans que cela nuise à la précision de ses coups.

Nous n'entendons pas dire, comme bien l'on pense, qu'il y a là une règle absolue, dont il ne faut en aucun cas se départir. Il n'y a pas dans notre règlement de règle absolue. Dans un pays aussi coupé, aussi accidenté, aussi fertile en surprises que le nôtre, il faudra souvent adopter une tactique de circonstance qui pourra être en contradiction complète avec la tactique d'école. Il faut donc, avant tout, avoir le sentiment du terrain sur lequel on manœuvre et s'inspirer complètement du but que l'on poursuit. Il pourra se présenter telle circonstance où, malgré les prescriptions réglementaires, il y aura tout intérêt pour une défensive à mettre en ligne dès le début la plus grande partie de son monde. Tel serait le cas, par exemple, pour un chef d'unité qui, averti de l'approche de l'ennemi, reçoit l'ordre de tenir défensivement en tel lieu jusqu'à ce que des renforts, sur le point d'arriver, permettent de reprendre l'offensive. Ici, le but n'est pas d'attendre l'ennemi sur une position pour le rejeter à l'aide d'une contre-attaque habilement ménagée; on s'apprête, au contraire, à prendre soi-même l'offensive d'un moment à l'autre, avant que l'attaque ennemie se soit prononcée. Il est utile de s'assurer d'emblée pour ce moment-là la supériorité du feu.

Il serait aisé d'imaginer d'autres hypothèses. Néanmoins, dans le cas le plus habituel de la défensive, celui d'une position à occuper pour y attendre l'ennemi, quitte à reprendre l'offensive lorsque celui-ci a usé ses force est vu son attaque repoussée, il sera toujours prudent de n'envoyer

son monde qu'une fois fixé sur la direction de l'attaque. C'est la seule manière de mettre le plus d'atouts dans son jeu. *(A suivre.)*

Société fédérale de sous-officiers.

Le comité central met au concours (écrit) les sujets suivants pour la fête fédérale de 1895 :

I. Infanterie

Quels sont en campagne les devoirs des sous-officiers d'une section d'infanterie envers leurs hommes, pendant la marche, aux haltes et dans les cantonnements, depuis l'arrivée jusqu'au départ? Appuyé par un exemple simple.

II. Cavalerie

Le sous-officier de cavalerie comme chef d'escouade dans le service intérieur.

III. Artillerie

Quelles obligations incombent à un chef de pièce (artillerie de campagne ou de position) pour maintenir constamment en état de service la pièce qu'il commande et augmenter dans la plus large mesure l'effet utile de son tir? — Et vice-versa : quelles mesures prendra-t il pour protéger le mieux possible la pièce et ses servants contre les projectiles ennemis?

IV. Génie

Une compagnie d'infanterie à laquelle est attachée une demi-section de sapeurs (pionniers d'infanterie ou du génie) reçoit l'ordre d'occuper un pont traversant une grande rivière non guéable, de le garder et, en extrême cas d'urgence, de le détruire. En conséquence, le commandant de la compagnie donne au sous-officier du génie placé à la tête de cette demi-section, la tâche suivante :

1° Procéder aux préparatifs nécessaires pour que le pont puisse être détruit dès que l'ordre de le faire sauter en sera donné.

2° Ce travail terminé, construire sur l'autre bord de la rivière (côté ennemi) un poste de défense, soit retranchement pour la garde, forte d'une section, qui y sera placée.

3° Ensuite, dresser sur le pont une barricade avec passage réservé pour cavaliers isolés ou de l'infanterie en colonne de marche.